

Courrier des lecteurs

Pierre Turgeon, Jacques Paquin, Mélika Abdelmoumen et Hugues Corriveau

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37312ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P., Paquin, J., Abdelmoumen, M. & Corriveau, H. (2002). Courrier des lecteurs. *Lettres québécoises*, (105), 2–2.

« Le marché entre poètes »

Qu'un critique n'aime pas certains textes poétiques, rien de plus normal : tous les goûts ne sont pas dans la nature. Qu'il se permette d'exprimer à cette occasion quelques méchancetés, passe encore. Mais qu'il s'attaque à la vie privée d'un auteur, comme le fait Jacques Paquin vis-à-vis de Lucien



Francœur, dans son article du numéro 104 de *Lettres québécoises*, me paraît inacceptable. De quel droit Paquin ose-t-il s'écrier qu'il ne croit pas « à l'authenticité de cet amour » (celui de Lucien Francœur pour Claudine Bertrand) ?

Poursuivant ses invectives *ad hominem* et *ad mulierem*, il affirme que *Clo la gitane* de Francœur a été publié dans la collection « Vis-à-vis » de Trait d'union pour l'unique raison que Claudine Bertrand en est la directrice. « On ne parle plus de complicité amoureuse, dans ce cas, [écrit notre moraliste impénitent], mais d'opportunisme. » L'acharnement du critique l'a empêché de bien lire la couverture du livre qu'il tenait entre ses mains et de constater que ce titre n'appartient pas à la collection de Claudine Bertrand ! Du coup, tombe l'hypothèse du sombre complot, de ce que Paquin appelle « le marché entre poètes ». Cette négligence de lecture s'est-elle appliquée au texte imprimé sous la couverture ? Chacun en tirera ses conclusions, car si tous les goûts sont dans la nature, il n'y a qu'une seule vérité.

Pierre Turgeon, éditeur de Trait d'union

Sombre complot ?

J'ai voulu attirer l'attention des lecteurs sur le fait que la destinataire est intimement liée à la maison d'édition qui publie le recueil en question. Recueil que, par erreur, j'ai attribué à la collection « Vis-à-vis ». Je suis au regret de décevoir M. Turgeon qui fonde ses récriminations entièrement sur cette méprise. Je maintiens que, sur le fond, ma critique reste pertinente. Comment peut-on recevoir les textes de l'auteur uniquement comme de simples poèmes d'amour lorsque la première de couverture identifie clairement Claudine Bertrand, avec photo à l'appui ? La frontière entre le privé et le public a été franchie allègrement, ce qui justifie ma réaction. Par ailleurs, tout « moraliste impénitent » que je sois, je n'ai pas vu de « sombre complot ». Au contraire, tout est très limpide. Le marché dont je parle est tout à fait licite. Ce que je conçois moins bien, cependant, c'est lorsqu'on affiche ses accointances jusque dans la pratique éditoriale. C'est faire bien peu de cas du discernement des lecteurs.

Jacques Paquin

Critiquer, c'est AUSSI lire.

Quoique monsieur Hugues Corriveau ait été dans son bon droit en commentant hargneusement mon dernier roman, *Le dégoût du bonheur*, dans un récent numéro de *Lettres québécoises*, son métier de critique comporte également des devoirs. Le premier : lire avec attention les livres au sujet desquels il écrit. Cela lui aurait évité de commettre une erreur aussi grossière que la suivante : contrairement à ce qu'il affirme dans cet article, il n'y a absolument aucun lieu dans ce roman où la narratrice « avoue ne pas avoir lu Marcel Proust ». Bien au contraire. Elle ne mentionne Proust

qu'une fois, à la page 80, et c'est pour juger sévèrement ceux qui ne l'ont pas lu !

Et puisque monsieur Corriveau semble tenir mordicus, dès qu'il voit du « je » ou du jeu, à confondre allègrement auteur et narrateur, réel et effet de réel (position de lecture fort simpliste qui m'étonne de sa part), j'ajouterai ceci : je n'ai moi-même jamais, nulle part ni à aucune occasion, fait ce genre d'aveu, pour la simple et bonne raison que j'ai lu, relu et étudié cet auteur auquel je voue presque un culte, comme le savent bien des gens qui m'ont lue, vue ou entendue.

Bien sûr, rien de tout cela n'enlève à monsieur Corriveau son droit sacré de « critique littéraire », mais qu'il étoffe son argumentation en se servant d'informations qui sont carrément fausses est tout à fait inacceptable.

Permettez-moi donc de douter que monsieur Corriveau ait vraiment lu le livre ou qu'il ait pris la peine de s'informer sur l'ensemble de mon travail d'écrivain. S'il l'a fait, c'était assez distraitemment ou avec assez d'agacement (ou assez distrait par son propre agacement !) pour me prêter des propos que je n'ai jamais tenus, même sous le couvert de la fiction...

Peut-être son exemplaire était-il trafiqué ?

Mélika Abdelmoumen

Chère madame Mélika Abdelmoumen,

Aux pages 80-81 de votre livre, vous parlez d'« endroits dignes d'un roman de Marcel Proust (que nous n'avons pas lu) ». Je vous prie bien humblement de m'excuser d'avoir associé le « je » de votre narratrice au « nous » de cette phrase. Mais, lisant la lettre qui précède, je me suis rendu compte à quel point vous admiriez la culture de la narratrice de votre roman ; et c'est avec le plus vif plaisir que je reconnais avec vous qu'elle a lu, aimé et admiré Marcel Proust.



Mais lorsque je lis sous votre plume que je semblerais « tenir mordicus, dès que [je verrais] du " je " ou du jeu, à confondre allègrement auteur et narrateur, réel et effet de réel (position de lecture fort simpliste [...]) », je m'étonne. Permettez-moi de vous renvoyer en toute simplicité à la présentation de votre roman, en quatrième de couverture, où on le définit comme suit : « Une autofiction, une mise à nu : c'est cela, *Le dégoût du bonheur* ». Cette déclaration me semblerait suffire à expliquer clairement la position que j'ai prise en tant que critique. Je vous citerai aussi madame Louise Villemare qui, dans le n° 85 de l'hiver 2001-2002 de la revue *Nuit blanche* écrit : « le roman – on l'aura deviné – s'inscrit dans la veine de l'autofiction si chère à de nombreux jeunes écrivains. Dans cette optique, on pourrait décrire *Le dégoût du bonheur* comme un roman centré sur un personnage principal *alter ego* de l'écrivaine, comme un roman de jeunesse au style relativement brouillon, bref, comme un roman des années de galère où un certain laisser-aller esthétique va de pair avec un ton franc et cynique. » (p. 10). Je suis donc fort heureux de ne pas être le seul critique à vous avoir lue en ce sens.

En dernier lieu, très chère madame Mélika Abdelmoumen, permettez-moi de souhaiter du fond du cœur que les prochains livres que vous écrirez soient toujours reçus par les critiques qu'ils méritent, tout comme celui-ci le fut.

Hugues Corriveau